

Mais au fond de ce trou de pierres, dans cet *in pace* comme on disait jadis lorsque l'on *oubliait* un condamné... sous terre, lui laissait la vie... si c'est toutefois vivre que d'être enterré vivant, en ayant juste de quoi ne pas mourir... Le désespoir l'envahissait de plus en plus, et la tentation la hantait maintenant de se précipiter contre ces lourdes roches, et de se briser la tête contre ces murs...

Ils n'auraient point voulu de cette fin sinistre, les misérables bourreaux...

Pendant de longs jours encore, de longs mois, de longues années, toujours... il prétendaient torturer encore leur victime...

La vie n'est faite que de contrastes.

Tandis que la désespérante démence affolait la Petite-Mai, non loin de Vernon, à la ferme de la Batterie, tout respirait la joie et le bonheur...

Reynette touchait au comble de ses vœux, elle allait être unie à son bien aimée Victor.

Mélanie, la fille au visage large et aux grands pieds, Mélanie, la fille des Vernes, qui se proclamait partout déjà la fiancée de Victor Fortier, Mélanie enrageait à en crever... Elle en avait la jaunisse... ce qui était loin de la rendre plus belle...

Celui qui enrageait aussi, c'était Félix Mingat. Oh ! lui, il n'y avait pas été par quatre chemins.

Il avait donné ses huit jours à maître Fortier, croyant peut-être que l'on allait faire des efforts pour le retenir... Ah ! ben oui !...

Personne n'y avait songé. On était tout à la joie... et la mère Fortier elle-même avait pris à faire... et lui avait répondu net comme torchette :

—Tu veux ton compte, à ton aise, mon garçon. Voilà... donne-moi quittance, fais ton paquet et bon voyage...

Et Félix Mingat était parti en serrant les poings et en jurant bien de se venger.

C'est qu'eux aussi, le père et la mère Fortier, ne se connaissaient plus de joie...

Les dames de Lauriac n'avaient-elles pas ajouté cinq mille francs à la dot de Reynette ? Et n'avaient-elles point envoyé un trousseau complet venu de Paris... tout comme pour une dame.

Et le comte Stroganof avait fait dire que dans la nouvelle maison, à lui appartenant, que le jeune ménage allait habiter, il trouverait un mobilier complet...

Victor et Reynette n'avaient pu y tenir, ils s'étaient rendus à cette maison, où ils se promettaient d'être si heureux.

Ils avaient trouvé un chalet rouge gentil tout plein, une vraie maison d'amoureux, qui pendant toute la belle saison serait tapissée de vignes vierges et de glycines.

Et lorsque la porte ouverte, ils avaient pénétré dans l'intérieur...

Quel enchantement !... Un joli mobilier, bien complet, en merisier reluisant...

Tout y était, jusqu'à une belle armoire à glace.

—Ah !—s'était-elle écriée,—allons-nous-t'y être heureux à Lande-Courte !

C'était le nom de l'endroit où le comte Stroganof voulait établir son grand élevage.

Reynette et Victor, pour s'en retourner à la Batterie, avaient pris naturellement par le chemin des amoureux, et ils s'en revenaient la main dans la main, savourant leurs joies si pleines, oubliant le reste du monde...

—Bonnes gens !—fit une voix railleuse derrière eux,—où allez vous !...

Reynette, pour le principe, avait poussé un tout petit cri d'effroi... car la voix n'était point méchante, au contraire.

Et Victor s'était écrié à la vue de l'homme qui arrivait à eux le fusil en bandoulière et clopinant suivant son costume :

—Tiens, le cousin Jules !

—Qu'est ce que vous faites dans ce pays-ci... Vous n'êtes donc plus à Brétigny sur l'Aire ?...

C'était le nom de la petite ville où Jules Raisin s'était depuis longtemps établi.

Jules Raisin se rengorgea avec importance.

—Non,—répondit-il,—j'ai abandonné pour l'instant, Brétigny.

—Ah !... et que faites-vous, cousin ?

—Je suis au service du comte Fédor Stroganof.

—Notre cher maître !—Vous ne savez pas, Jules, c'est la comtesse qui a doté Reynette.

—Ah ! elle est si brave ! la chère dame !...

Et Victor, on le comprend, ne demandait qu'à raconter l'heureuse aventure.

Et comme Reynette se mit de la partie, il fallut un certain temps à Jules pour comprendre.

—Et je pense bien,—conclut Victor,—que vous allez être de la noce... puisque vous vous trouvez dans le pays.

—Ça ! ça n'est point de refus...

Du moment qu'il y avait un bon coup à boire, un bon repas à déguster, et du plaisir à prendre, Jules Raisin ne donnait certainement pas sa part aux chiens.

Néanmoins il crut devoir ajouter :

—Si toutefois notre maître me le permet.

—Ah ça ! qu'est-ce que vous faites, cousin, chez le comte Stroganof ?...

—Peu ! heu !... J'inspecte, je regarde... je chasse un peu...

—Il trouve donc qu'on ne braconne pas assez chez lui,—fit Reynette qui était taquine...

—Ah ! ma cousine !—répliqua Jules,—ça, ça n'est point gentil, je vous revaudrai cela.

Mais sa présence à la noce était résolue...

Elle devait avoir lieu huit jours plus tard...

Huit jours ! ce n'était pas de trop pour préparer tout ce qu'il fallait pour une belle noce.

La mère Fortier en perdait la tête... Il en fallait du bœuf, du veau, de la charcuterie, des oies, des dindes... Car la noce durerait trois jours pleins... On danserait pendant les trois nuits... et comme on avait invité les cousins et les cousines des cousins à dix lieues à la ronde, on boirait bien deux pièces de vin, que l'on faisait venir pour la circonstance, et on les viderait jusqu'à la dernière goutte...

Jules Raisin, quand il avait connu ces préparatifs à la Gargantua, s'en était à l'avance pourléché les badigouines...

Et Fédor, naturellement, lui avait aisément accordé la permission demandée.

Dans ce jour là, un samedi, l'église de Souesmes était trop petite pour contenir toute la noce. Les dames de Lauriac étaient venues, Henri également, ses amis Octave de Marcenay et Raoul Valroy qui se trouvaient très bien à Lauriac et s'y plaisaient beaucoup mieux qu'à Paris.

Valroy était d'ailleurs déjà installé au Petit-Châtelet, et s'était remis à l'étude.

La comtesse Stroganof ne s'était pas montrée.

Une cérémonie joyeuse... non, en vérité, elle n'avait point le courage d'y assister.

Fédor seul était venu et les dames de Lauriac, qui ne le connaissaient pas encore, admiraient la rare distinction et la haute élégance de l'ami intime du marquis.

C'était le curé de Ménétréol, le parent de Victor, qui s'était rendu à Souesmes pour donner la bénédiction nuptiale aux mariés ; sa courte allocution partie du cœur, avait été profondément touchante.

Blanche de Lauriac s'était sentie attendrie jusqu'aux larmes.

Ces deux êtres qui allaient être heureux, grâce à elle, vivaient tranquilles, au milieu d'une joie douce, tandis qu'elle, si jeune encore, à quelle triste peine n'était elle pas condamnée, avec son existence brisée.

A cet instant, involontairement, ses yeux tombèrent sur Valroy, dont l'énergique et intelligent profil se dessinait contre un pilier à une courte distance.

Et elle se demanda d'instinct, sans songer à mal, pourquoi elle n'avait pas rencontré plus tôt Valroy dans sa vie ?... Pourquoi ce n'était pas celui-là qu'elle avait épousé ?

Et se sentant aussitôt rougir jusqu'au front... elle baissa les yeux sur son livre de prières, en se disant très bas :

—Mais je suis folle !... Mais je sais bien qu'il ne m'est pas permis de l'aimer...

Enfin, la cérémonie se termina et le cortège se dirigea vers la Batterie, où devait avoir lieu le repas...

Jules Raisin était là, et il avait pris le bras d'une comtesse à laquelle il racontait mille gaudrioles qui la faisaient pâmer d'aise...

Fédor avait bien fait les choses... N'avait-il pas envoyé un panier de Moët pour le dessert !... et un chevreuil tout entier, ainsi qu'un sanglier !...

Et une fois assis... Il y en avait quatre énormes tablées dans la grange... Les grands plats chargés de viandes, de venaisons commencèrent à circuler...

Jules Raisin était assis à côté de la petite boulotte, appétissante, dont il avait fait sa comère, une jeune fermière des environs, et un garçon que nous connaissons déjà pour l'avoir entrevu à Vernon, la propriété d'Henriette.

C'était Merlot, le maçon, cousin aussi par alliance de la mère de Reynette.

Merlot avait de la peine à se mettre en train... Toutes les remontrances de son ami Aignan n'avaient pu réussir à lui remonter le moral, depuis son aventure du parc.

Une superstitieuse terreur s'était emparée de lui et le poursuivait sans relâche.

Il n'en faut pas plus, très souvent, pour frapper une imagination un peu faible.

Et Merlot, le meilleur garçon du monde, était peut-être d'idées un peu étroites, et se laissant aisément impressionner.

—Allons, mon voisin,—lui avait dit Jules Raisin en choquant une première fois son verre contre le sien,—faut pas avoir l'air comme ça de porter le diable en terre... on est ici pour rigoler...

Merlot avait essayé de se mettre au diapason, mais c'était décidément diablement difficile.

La petite boulotte brune racontait à son voisin tous les détails du mariage de Reynette, comment les parents Fortier n'avaient point voulu, pendant longtemps, entendre parler de la fille du père Hortoux.

Et comment aussi la Fade Grise avait fini par jeter un bon sort à Reynette, et comment le mariage avait été décidé.

—Même que,—ajouta Clémentine, la petite brune boulotte,—que ça lui a joliment servi d'aller comme ça porter à manger à la Fade grise.

Jules Raisin ne prêtait qu'une oreille distraite à ces propos ; il se contentait de trinquer ferme avec le voisin Merlot, de tordre et d'avaler à pleine bouche.

—Ah ça !—fit Clémentine, impatientée de voir Jules lui porter si peu d'attention, est-ce que vous allez longtemps dévorer comme ça ?

—Mais un peu, ma mignonne...

—Et jusqu'à quand vous mangez-t-y ?...

Jules Raisin cligna de l'œil, choqua les verres pleins jusqu'aux bords en répondant :

—Je saurai que j'ai assez mangé quand je ne pourrai plus me plier... (Historique).

Clémentine reprenait le fil de son discours...

—Alors,—dit-elle,—Reynette allait porter des pommes, du fromage, de la viande et du pain à la Fade-Grise.

—L'autre mangeait tout et n'avait l'air de rien. Mais elle manigançait tout de même sa petite affaire... Elle laissait pleurer Reynette, pleurer de tous ses yeux... et en fin de compte, elle lui ménageait une surprise...

—Ah ! ah !—fit Jules Raisin la bouche pleine.

—Celui de la doter... Ils disent tous comme ça que c'est la nouvelle maîtresse des Souches... la comtesse je ne sais pas son nom.

—Je le sais moi, c'est ma maîtresse... la comtesse Stroganof.

—C'est cela, Stroganof ou à peu près... Et quand elle est venue voir les parents de Victor et que l'on est allé chercher Reynette pour lui dire qu'elle s'allait marier avec Victor, Reynette en entrant l'a bien reconnue.

—Qui ? Quoi ?...

—La comtesse et la Fade Grise, c'était tout un, donc !...

—Qu'est-ce que vous dites ?—fit Jules Raisin en tressautant.

—Je dis, vieux sourd, que la comtesse... c'était la Fade Grise... là... Il mange si fort qu'il n'entend plus parler.

—Tout ça, c'est des mentes...

—C'est si peu des mentes,—répliqua Clémentine piquée au vif,—que Victor, lui-même, qui ne veut pas croire à toutes ces histoires de sort, a reconnu lui-même que la Fade Grise qu'il a vue comme je vous vois, et la comtesse, c'était comme deux doigts de la main... là... Vous pourrez tout à